

L'HOMME
QUI EMBRASSAIT
LES ARBRES

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Pourquoi moi ? et autres récits
1990

La Fin du roman
récit, 1992

L'Homme de la tour
roman, 1994

Himmelfarb
*prix Médicis étranger
roman, 1996*

Histoires de famille
2001

La Violoncelliste
roman, 2004

La Maison fantôme
roman, 2005

La Comédie de Turin
roman, 2008

MICHAEL KRÜGER

L'HOMME
QUI EMBRASSAIT
LES ARBRES

nouvelles

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BARBARA FONTAINE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Der Gott hinter dem Fenster*
Éditeur original : Haymon Verlag, Innsbruck-Vienne
ISBN original : 978-3-7099-7197-8
© original : 2015, Haymon Verlag, Innsbruck-Vienne
Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français
par l'agence EDITIO DIALOG, Lille

ISBN 978-2-02-131377-2

Ce titre est également disponible en e-book sous l'e-pub 978-2-02-131379-6

© Éditions du Seuil, mai 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je n'ai rien que je puisse dire à moi.

Hölderlin

Adieu

Le matin où sa dernière lettre est arrivée, une carte insérée dans une enveloppe, j'étais resté longtemps à la fenêtre après une nuit presque blanche, à contempler le pommier du jardinet qui allait juste commencer à fleurir. Ce sont les trois ou quatre jours de l'année qui, malgré la fréquence de la pluie, comptent pour moi parmi les plus précieux. Morose, on regarde un monde abîmé, tandis que le vieil arbre fait obstinément jaillir de son corps mutilé une fleur après l'autre. Chaque année je prie pour qu'il conserve cette faculté de souffrir – car on voit bien le mal qu'il se donne pour faire semblant, une fois de plus, de rivaliser avec toutes les jeunes plantes déjà en fleurs qui fanfaronnent dans les jardins voisins.

Un vent léger s'était levé, rehaussant d'une main effilée une partie des feuilles du pommier et ployant l'autre partie avant que toutes ne reprennent aussitôt leur position de départ. Comme un entraînement, me suis-je dit, pour renforcer l'élasticité des tiges. Depuis que l'on soupçonnait que les abeilles étaient exterminées par un virus encore inexploré, je vérifiais tous les matins si elles me faisaient l'honneur de réserver à mon pommier la toute dernière action de leur vie terrestre. Mais on ne les voyait

pas encore, la concurrence les attirait trop fortement. On n'observait que les conséquences de ce vent particulier, qui pouvait retourner les feuilles dans différentes directions, comme si elles devaient applaudir à ses étranges humeurs. Je m'étais souvent promis de tailler le pommier, parce que sa ramure courbée comprenait beaucoup de bois mort et que d'autres branches s'apprêtaient à rendre l'âme, mais je finissais toujours par repousser cette activité d'un an. L'origine de mon blocage à toucher ce très vieil arbre manifestement infirme faisait l'objet d'un long débat avec moi-même le matin, quand je l'observais. Le respect, la honte de toiletter les choses sacrées selon nos propres attentes – et qu'est-ce qui pouvait être plus sacré qu'un vieux pommier en fleur ? –, ou simplement la paresse ou, pire encore, l'indifférence, puisque cet arbre, en réalité, avait absolument besoin d'être taillé. Depuis plusieurs années je n'avais pas cueilli une seule pomme, seulement ramassé celles qui étaient dans l'herbe, et comme l'arbre était vieux, renfrogné et épuisé, presque toutes atterrissaient dans l'herbe à la fin de l'été. Seules quelques-unes restaient dans le pommier, au sommet, juste à l'endroit où les oiseaux les atteignaient facilement mais semblaient les dédaigner, et certaines avaient l'ambition de passer tout l'hiver sur leur branche. Mes pommes ne sont pas particulièrement savoureuses, elles sont aussi peu juteuses que sucrées, parfois je mords dedans pour ne pas les ignorer totalement, puis je les jette avec mauvaise conscience.

En été, avant de travailler, je passe souvent une heure, le matin, à lire sous le pommier avec mon café. La vie perd de sa pesanteur quand on s'installe sous un arbre

pour lire juste après s'être levé, avec tous ses rêves non élucidés sur le visage. Moi aussi, autrefois, j'étais de ceux qui vont d'abord dans la salle de bains pour vérifier dans le miroir s'ils se reconnaissent, pour effacer l'autre visage, celui qui s'est posé sur le véritable pendant la nuit. J'y ai renoncé. J'ai également renoncé à me raser avec une lame, pour ne plus être obligé de voir les grimaces que l'on fait forcément pour extraire les poils d'entre les rides. Parfois, avec de la mousse sur les joues, je me regardais plusieurs minutes d'un air pétrifié, comme si je n'en croyais pas mes yeux. Qui es-tu ? me demandais-je. Celui qui regarde à partir du miroir, ou celui qui mate celui qui est dans le miroir ? Je ne voulais pas comprendre que nous sommes une seule et même personne. D'un côté, quelqu'un qui se sent encore jeune et qui va partir travailler, de l'autre, quelqu'un qui porte déjà la mort sur le visage.

Je suis gérant d'une société de distribution de presse qui diffuse chaque semaine plusieurs millions de magazines plus ou moins inconsistants, et, bien que nous ne soyons pas tenus de connaître le contenu de notre « palette de produits », tous les employés se jettent sur les dernières parutions pour trouver quelque chose qu'ils ne savaient pas encore. Ce feuilletage compulsif ne dure souvent pas plus de trois minutes, et les mines déçues des collègues révèlent que c'était vain. De nouvelles voitures, de nouvelles femmes, de nouvelles destinations paradisiaques, de nouvelles recettes de cuisine, mais toujours rien pour notre usage personnel. Nous sommes très performants, leaders dans le sud de l'Allemagne, et depuis que nous avons un nouveau système informatique les

nouveaux clients affluent, les derniers produits en date étant un magazine de golf et un magazine de voile. Pour autant que je sache, personne dans notre entreprise ne joue au golf ni ne pratique la voile, mais tout le monde était ravi de pouvoir s'initier gratuitement aux secrets du golf et de la voile. Malheureusement, je suis incapable d'apprécier les avantages d'un nouveau manche de club ou de nouvelles chaussures de golf. Je me rappelle combien j'ai dû prendre sur moi pour ouvrir le magazine et à quel point j'étais vanné quand j'ai pu enfin – sous le regard vigilant du rédacteur en chef – le refermer en m'exclamant soudain d'une voix qui ne semblait pas m'appartenir : « Quel magnifique produit, c'est un honneur pour nous de le distribuer ! » C'était aussi simple que ça. La revue de golf est celle qui compte le moins d'inventus, c'est aussi pour cela qu'elle est appréciée.

L'année dernière, j'ai lu Pascal tous les jours, secrètement en quelque sorte, pour ne pas donner à mes collègues l'occasion de se moquer de moi. Ils considèrent que se consacrer avec plaisir à des questions philosophiques est une douce forme d'idiotie. J'ai pris l'habitude, quand j'apporte mes livres philosophiques au bureau – pour la pause-déjeuner –, de les envelopper dans du papier journal afin de les cacher aux regards narquois.

Mon travail se termine à la fin du mois, commenceront alors les dernières années de ma vie.

Tandis que j'observais à la fenêtre, avec une joie inquiète, les gros bourgeons de mon pommier, une pluie fine s'était mise à tomber, une bruine presque, qui s'accumulait sur la vitre, s'épaississait lentement et se décidait enfin, après un temps horriblement long, à glis-

ser sous forme de gouttes le long de la surface plane. J'étais trop absorbé par la formation des gouttes pour noter, sinon marginalement, la présence du facteur qui faisait en bas, sur la pelouse, des gestes étranges pour attirer mon attention. Mon esprit, sans doute peu avide de sensations en ce samedi matin, était moins captivé par les gesticulations du préposé que par le fait qu'une chose (comme cette bruine) que l'on voyait à peine puisse finir par former de grosses gouttes qui filaient soudain sur la vitre comme dans une course de vitesse. Tous les samedis, le facteur allait chercher une pile de journaux qu'il épluchait pendant le week-end. Personne n'était aussi bien informé que lui, il savait tout sur tout le monde dès lors que c'était mentionné dans la presse.

Je suis descendu pour lui ouvrir la porte. Depuis la disparition de ma femme, j'oublie régulièrement de la fermer à clef, mais, bien que j'habite dans ce qu'on appelle un bon quartier et que les maisons voisines, pour des raisons faciles à comprendre, soient volontiers cambriolées, jusqu'à présent on m'a épargné – malgré la porte ouverte, et à moins que les cambrioleurs n'aient pris le large après avoir jeté un œil sur ma bibliothèque philosophique enveloppée dans du papier journal.

Alors seulement je me suis rendu compte que le préposé était complètement trempé. Avant de me suivre dans la cuisine, il a retiré sa veste imperméable jaune, son pull et ses chaussures. Il avait déjà, « puisque je ne savais pas si vous m'aviez vu, avec votre air de somnambule », mis le courrier dans la boîte où, à cause d'un défaut de construction de la porte du jardin qui, paraît-il, nécessitait de la changer entièrement, il allait être

mouillé. Je voyais déjà le mince filet d'eau passer par la fente et ramollir les enveloppes goutte à goutte, toutes les factures, mises en demeure et injonctions à participer davantage à la vie sociale. Le facteur a donc été obligé de se rhabiller pour sortir et mettre à l'abri ce courrier de malheur – car je pouvais lire sur son visage qu'un malheur m'attendait. Comme il semble y avoir plus de jours de pluie dans notre région qu'à n'importe quel endroit du monde, une de mes tâches quotidiennes majeures, le soir, après le travail, consiste à détacher les enveloppes mouillées de leur contenu également mouillé et à les mettre à sécher sur le sol afin de pouvoir déchiffrer leur message. Quand je m'absente quelques jours, ce rituel rappelant de vieilles pratiques chamaniques n'est plus nécessaire. Les lettres sont si ramollies que je les retire de la boîte sous forme de paquet agglutiné et n'ai plus qu'à les livrer au conteneur à papier. Ainsi, beaucoup de choses, dans ma vie, restent sans réponse. Elles m'atteignent dans un état qui rend impossible toute réponse en bonne et due forme. Je suis cependant incapable de regretter ces pertes survenues lors de mes absences pendant les jours de pluie, notamment parce que le courrier qui m'arrive dans les rares jours secs suffit à assouvir mon besoin d'attention. Quant à mon adresse courriel, un cadeau de mon entreprise pour mon soixantième anniversaire, je l'ai supprimée à cause de l'engorgement de ma boîte aux lettres électronique, car être le réceptacle désemparé d'approches indésirables nuisait à mon équilibre psychique. On devient insensiblement quelqu'un d'autre quand on accepte ce pacte avec le diable. Je me vois encore, dans les premiers temps, allumer l'appareil d'une main tremblante dès le

matin, j'entends encore son bourdonnement enthousiaste au moment où il démarrait en glougloutant – puis ma chute abyssale dans la dépression lorsque, dès six heures, on me proposait de prendre place à une table de jeu imaginaire à Chicago, de faire allonger mon pénis à Hongkong ou de m'enrichir au Kenya. Mon impuissance me remplissait d'abord d'inquiétude et d'agitation, puis de colère. Il fallait des heures pour traduire en langage lisible ce nouvel anglais jargonneur, et à la fin, quand on avait tout jeté dans la corbeille – qui n'était jamais vidée –, on se sentait tellement humilié, dégradé et lésivé qu'on était incapable de répondre dans un allemand correct aux rares messages qui nous étaient destinés personnellement. Ceux-ci finissaient donc aussi dans la corbeille vorace. Puis, le soir, on s'avisait qu'il aurait peut-être été plus poli d'au moins remercier les auteurs de ces messages, même s'il fallait réclamer compréhension et indulgence... Je commençais donc, tel un clochard, à rechercher certains courriels dans la corbeille, mais quand je les retrouvais enfin j'étais trop épuisé pour y apporter une réponse convaincante et bien tournée. C'est pourquoi j'ai été profondément soulagé le jour où j'ai senti en moi la force d'éliminer mon casse-pieds électronique, et pour ne pas rechuter je l'ai carrément jeté par la fenêtre, non sans joie, avec le disque dur et l'imprimante, qui ont atterri sur les dalles en pierre et sont restés une semaine sous la pluie. Il m'a fallu attendre un jour sans pluie, où j'ai bien dû tondre la pelouse, pour escamoter cette carcasse informatique au fond de la poubelle bio, au milieu de deux gros tas d'herbe, sans que personne me voie. Avec quelle jubilation suis-je alors retourné à mon Pascal !

Reste le problème des journaux. Le livreur dépose généralement mes six journaux – trois allemands et trois étrangers, que je lis pour ne pas perdre les langues – avant six heures du matin. Quand je les retire de la boîte par temps de pluie, c'est-à-dire un jour sur deux, vers sept heures, je ne peux les lire que le soir, après la phase de séchage – sauf le samedi. Par forte pluie et en cas d'orage, les pages extérieures sont illisibles à cause de l'encre souillée, ma lecture se limite alors à la rubrique locale et aux nouvelles sportives. Bien sûr, j'ai souvent envisagé l'installation d'un nouveau portail avec le constructeur de ma lourde porte métallique, dont l'atelier se trouve pour je ne sais quelles raisons à Brunswick, et nous sommes toujours arrivés à la conclusion qu'il faudrait aussi changer la haie de part et d'autre de la porte, sans parler des câbles qui passent sous les dalles en pierre. Il m'a même recommandé plusieurs fois, plus ou moins brutalement, de raser la maison, qu'il trouve peu agréable, voire impossible à beaucoup d'égards, afin qu'il puisse mettre (« pour le restant de votre vie ») une « super maison » moderne et isolée thermiquement, dont la boîte aux lettres, « soit dit en passant », resterait sèche malgré les intempéries. Las de ces discussions sur la démolition de la maison, j'ai conçu une espèce de toit en charpente que j'ai moi-même fabriqué et posé avec deux serre-joints au-dessus du portail massif, mais que j'ai dû retirer parce qu'il risquait de blesser un visiteur qui aurait ouvert la porte un peu trop énergiquement. Les journaux mouillés restent donc d'actualité, du moins pour le moment. D'un autre côté, j'ai récemment noté ceci chez Montaigne : « Quiconque s'observe lui-même

avec attention ne se trouve guère deux fois dans le même état. » Il demeure ainsi un espoir que je résolve aussi ce problème un jour, si j'arrive à le considérer à partir d'une autre perspective. Nous nous sommes trompés – pour de bonnes raisons – sur le cours de l'histoire du monde, qui n'est ni linéaire ni en zigzag mais fait d'impitoyables sauts ; on peut bien s'abstenir de déterminer le cours de la vie, précisément parce qu'il n'est pas déterminable – malgré l'invention de la grâce et de la justice, malgré le remords et la contrition, malgré toutes les règles de vie chrétiennes. Que les journaux prennent donc l'eau ; l'être est l'effroi.

Avec ma Lavazza automatique j'ai préparé un espresso au facteur trempé, un double espresso. Comme il n'avait plus qu'un client après moi, un professeur de pédagogie anxieux et un peu ésotérique sur les bords, qui vit seul avec deux chats et est heureux quand il ne reçoit pas de courrier de parents en colère, le facteur a pu, sans conséquences administratives, se reposer dans ma cuisine et se transformer devant son café en un journal vivant. Ayant l'esprit vif, il n'a aucun mal à synthétiser les informations. Il commente en ces termes l'arrivée quotidienne de lettres du centre des impôts chez M. Eberhard – mon pire ennemi dans la rue : « M. Eberhard a déjà plus de passé que d'avenir – bien qu'il ait vingt ans de moins que vous. » Le facteur n'a qu'à prendre une lettre dans la main et la tâter entre le pouce et l'index pour connaître le sort de son destinataire. Ce sont généralement de mauvaises nouvelles qu'il devine, et cela, d'après lui, n'a rien à voir avec un sens particulier du malheur mais – il peut longuement disserter sur le sujet – avec le

courrier en soi. Si l'on avait pu faire que tous les malheurs transmis au moyen du courrier n'aient jamais eu lieu, l'Europe aurait eu, d'après lui, un plus bel avenir devant elle. « Vous n'avez qu'à penser aux millions de faire-part de décès qui ont été distribués au cours du xx^e siècle ! Au fisc ! À la publicité ! Les gens sont accessibles à la suggestion, ils attirent le malheur postalement – et moi je suis le porteur des mauvaises nouvelles ! » Il est d'avis que les rares bonnes nouvelles qui arrivent encore sont de plus en plus transmises par téléphone, du gros lot gagné au loto à l'idée de génie, ce qui fait peser encore plus lourd le malheur qu'il doit acheminer tous les jours. « Le froid et l'avarice, voilà ce que je trimballe ! » J'aime autant son pessimisme (qui m'incite constamment à trouver du positif à notre existence – et ce n'est pas une mince affaire) que son pragmatisme, dont toute la maison profite. Lorsqu'il supporte ses propres vociférations assez longtemps, ma respiration devient plus libre. Ce que j'admire le plus, c'est sa capacité à lire des lettres fermées. « Quand j'ai une lettre d'amour entre les mains, environ une fois par mois, mes doigts oscillent comme une baguette de sourcier. » Mais il peut dire avec la même assurance si une enveloppe renferme un adieu.

Nous nous connaissons depuis huit ans, depuis la disparition – impromptue – de ma femme. Et cela fait également huit ans que je vis seul dans la vieille maison. Les nombreux échos que ma femme y a laissés m'abusent continuellement, et parfois je suis sur le point de glisser moi-même dans un état de pathologie avancé. Elle était sujette, depuis que je la connaissais, à des crises de

dépression qui pouvaient être si graves qu'elle était obligée de cesser son travail – dans une galerie d'art –, mais ce n'étaient que des accès, et ils interrompaient seulement notre vie quotidienne. Jusqu'à sa disparition, sans crier gare, par une journée sans pluie de juin, il y a huit ans. Parfois, quand je rentre à la maison, je vois son ombre courir sur le mur et je comprends alors les paroles qu'elle m'adressait. Bien sûr, tous ses vêtements sont encore dans l'armoire et ses manteaux en bas, dans la penderie, il m'arrive de les toucher, quand il pleut, pour vérifier s'ils sont mouillés. Parfois aussi, je revois l'expression de saturation sur son visage quand je parlais trop longtemps de mes lectures, et avec pédantisme. C'est une chose de lire les philosophes, mais cela peut être pénible de s'entendre restituer leurs pensées sans qu'il y ait de conséquences visibles. « Si tout ce que les philosophes ont dit sur l'homme se réalisait, disait-elle parfois, nous n'existerions plus. »

Sur son bureau se trouve toujours un catalogue ouvert des autoportraits de Rembrandt, qu'elle avait feuilleté avant son départ, et quand je n'ai rien d'autre à faire je m'assieds sur sa chaise et regarde les tableaux. Qu'est-ce qui peut inciter un homme à se peindre lui-même régulièrement pour constater chaque fois que c'est une autre personne qui apparaît sur la toile ? Il manque le dernier tableau, peint à l'instant de la mort, celui qui pourrait corriger les autres autoportraits. Rembrandt me regarde, et non le contraire. Il me regarde avec une telle pénétration que je sursaute et dois prendre le large.

Le facteur, qui n'est plus une simple connaissance mais est peu à peu devenu un ami distant, passe en

outré quelques heures tous les samedis, quand je ne suis pas en voyage, pour voir si tout va bien. Il fait le tour de la maison et du jardin, et parfois, quand il a le temps, il fait même la cuisine. Il ne veut pas avoir de clef de la maison, mais il sait où la trouver dans le garage – « au cas où », pour reprendre ses termes, et je sais évidemment ce qu'il veut dire.

Ce jour-là, il n'y avait rien à faire. Il a vérifié les réserves d'huile, réparé le grille-pain et regonflé le vélo, puis il est revenu me voir dans la cuisine, où je regardais par la fenêtre, la lettre fermée toujours entre les mains. Il savait naturellement ce qu'elle contenait et je pouvais le lire dans ses yeux.

Pour me distraire, il m'a raconté que la femme du numéro douze avait été relâchée avant l'heure.

Celle qu'on appelait « l'infanticide », qui avait toujours clamé son innocence dans le meurtre de sa fille, était donc de retour, cela devait faire au moins trois ans que je ne l'avais pas vue. Le verdict prévoyait cinq ans, mais on s'était manifestement rendu à la raison. « Les yeux de la meurtrière », avait titré un journal à sensation dont je ne veux même pas prononcer le nom, qui montrait une paire d'yeux sous laquelle on aurait aussi bien pu lire « Les yeux de la lauréate du prix Nobel » ou « Les yeux de Madame le procureur », alors que le titre aurait dû être « Les yeux d'une mère affligée », ou juste « Les yeux d'une mère ». Mais ces gangsters qui portent le masque de journalistes et déversent tous les jours des bacs entiers de merde sur le pays, ces criminels acceptés par toute la société et craints par les hommes politiques, avaient découpé dans le visage émacié de la mère une paire d'yeux profondément bouleversés, deux trous sombres à

travers lesquels la misère avait dû s'introduire dans le corps, et ils avaient écrit en dessous en gros caractères : « Les yeux de la meurtrière ». J'étais tellement furieux contre la manière dont ces fouteurs de merde de journalistes traitaient une personne qui ne pouvait pas se défendre que j'ai arraché les affiches de ces yeux de tous les kiosques à journaux du quartier et volé les journaux eux-mêmes pour les jeter à la poubelle. Si tous les jours, en Allemagne, ceux qui ne peuvent pas se défendre fourniraient ce pseudo-journal dans la benne à ordures, les propriétaires de ce pseudo-journal auraient peut-être pitié, mais c'est le contraire qui se passe : ceux qui ne peuvent pas se défendre et qui sont l'objet des sarcasmes quotidiens de ce pseudo-journal le lisent et apprécient manifestement d'être bafoués, et les hommes politiques, qui se font pipi dessus au Parlement par peur de ce torchon, publient leurs belles pensées de préférence dans ce pseudo-journal, ou lâchent quelques paroles que les gangsters de notre époque, qui prétendent être des journalistes, utilisent à des fins publicitaires. J'avais l'intention de rendre visite à cette femme ou de l'inviter, mais je n'étais pas sûr de le faire.

Son dernier message était donc posé devant moi, une carte froissée dans une enveloppe, le dernier message de mon frère Hans, qui n'était pas mon frère.

Je l'ai vu pour la dernière fois un dimanche d'août de l'année 2008. Il était venu m'emprunter des lacets. J'avais rageusement ouvert la porte avec un visage menaçant, parce que je ne voulais pas laisser passer ce nouveau dérangement matinal, je m'étais même précipité, prêt à traverser le jardin en courant jusqu'à la rue, pour – après

je ne sais combien de dérangements les mois passés – appréhender le ou les malfaiteurs, mais je me suis trouvé nez à nez avec mon frère, qui nous a interceptés, moi et ma rage, et m'a demandé des lacets marron.

Nous sommes alors descendus dans ma cave – plus exactement dans mon antre, parce que je conserve dans les quatre pièces de la cave, outre le vin, tous les papiers et les livres qui pourraient un jour être utilisés contre moi – et nous avons cherché des lacets marron par ce beau mais froid dimanche d'août. Je lui ai proposé des lacets noirs, mais il insistait pour en avoir des marron. Et des larges, si possible, puisque c'était pour ses chaussures de montagne. Il a proféré d'étranges jurons contre les lacets étroits qui étaient « actuellement en promotion », comme il s'est exprimé, parce que soi-disant ils n'étaient plus fabriqués d'un seul tenant comme autrefois mais constitués d'une mince partie intérieure, une sorte de fil, et d'une gaine un peu plus solide. « Quand la gaine est fichue, tu peux oublier tes lacets », a-t-il dit d'un air lugubre tandis que nous vérifiions ceux de mes chaussures ; sa confiance à l'égard des objets modernes d'usage courant était par principe très limitée. Tous les objets d'usage courant, pour résumer les opinions que j'ai entendues dans sa bouche au fil des ans, ne servaient en réalité qu'à favoriser la transformation de la Chine en puissance mondiale. « Dis-moi où, en Europe, s'est-il écrit, tu as vu une usine où on fabrique encore les lacets à l'ancienne ? » Il s'est mis dans une telle rage à propos de ces ridicules lacets qu'il m'a démontré sans peine l'inutilité et la nullité de notre continent, alors qu'il chantait les louanges de ces Chinois si malins qui, par leur

